

force, une grande force, comme si je serrais la main d'un ami bien-aimé. Mais à présent que le soleil s'est couché et que la journée de travail s'est achevée, qu'ai-je à faire de la force? Je n'en ai plus besoin. Je tiens cette terre de Crète et je la serre avec une douceur, une tendresse et une reconnaissance inexprimables; c'est comme si je serrais dans mes mains, pour en prendre congé, la gorge d'une femme bien-aimée. Voilà ce que j'ai été éternellement, voilà ce qu'éternellement je serai, l'instant est passé comme un éclair où tu as été mise sur le tour, terre sauvage de Crète, et où tu es devenue un homme combattant.

Quelle lutte, quelle angoisse, quelle poursuite du fauve invisible mangeur d'hommes, quelles forces dangereuses, célestes et sataniques, détient cette poignée de terre! Pétrie avec du sang, de la sueur et des larmes, elle est devenue de la boue, elle est devenue un homme, elle a pris le chemin montant pour arriver — pour arriver où? Cet homme escaladait en haletant la masse ténébreuse de Dieu, tendait les mains, cherchait, cherchait et s'efforçait de trouver son visage.

Et quand, les toutes dernières années, désespéré, il a senti que cette masse ténébreuse n'avait pas de visage, quelle lutte nouvelle, toute d'imprudences et de terreurs, pour sculpter le sommet brut et pour lui donner un visage — son visage!

Mais à présent la journée de travail s'est achevée, je ramasse mes outils. Que d'autres poignées de terre viennent pour continuer la lutte. Nous sommes, nous autres mortels, l'armée des immortels, notre sang a la couleur du corail rouge et nous bâtissons au-dessus de l'abîme une île.

Dieu se bâtit; j'ai posé à mon tour mon petit caillou rouge, une goutte de sang, pour l'affermir et l'empêcher de périr, pour qu'il m'affermisse et m'empêche de périr; j'ai fait mon devoir.

Adieu!

J'étends la main, je saisis le verrou de la terre, pour ouvrir la porte et m'en aller, mais j'hésite encore un peu sur le seuil lumineux. Il est difficile, très difficile d'arracher mes yeux, mes oreilles, mes entrailles, des pierres et des herbes du monde. On dit: je suis rassasié, calme, je ne veux plus rien, j'ai réalisé mon dessein et je m'en vais. Mais le cœur s'accroche aux pierres et aux herbes, résiste, supplie: — Attends encore!

Je m'efforce de consoler mon cœur, de l'amener à dire librement le oui. Pour que nous ne quittions pas la terre comme des esclaves, battus, en pleurs, mais comme des rois qui ont mangé et bu, se sont rassasiés, n'en veulent plus et se lèvent de table. Mais le cœur bat encore dans la poitrine, résiste, crie: — Attends encore!

Debout, je jette un dernier regard vers la lumière qui résiste elle aussi, comme le cœur de l'homme, et qui lutte. Des nuages ont voilé le ciel, une pluie tiède est tombée sur mes lèvres, une odeur monte de la terre. Une voix douce, ensorcelante, s'élève du sol: — Viens... viens... viens...

Les gouttes de pluie se font plus denses; le premier oiseau de nuit a soupiré et sa plainte est tombée, très douce, des feuillages endormis dans l'air humide. Le silence, une grande tendresse, personne dans la maison; dehors les champs assoiffés boivent avec reconnaissance, avec un bonheur muet, la première pluie; la terre se soulève comme un nouveau-né pour téter.

J'ai fermé les yeux vers le ciel. Je tenais toujours dans ma main la poignée de terre de Crète quand le sommeil m'a pris. Le sommeil m'a pris et j'ai fait un rêve. Il m'a semblé que le jour se levait, l'Étoile du Matin était suspendue au-dessus de ma tête, je tremblais, je disais: à présent elle va tomber. Et je courais, courais parmi les montagnes arides et solitaires, tout seul. Loin à l'orient le soleil est apparu; ce n'était pas le soleil, c'était un plateau de bronze plein de charbons ardents. L'air était en ébullition. Par moments une perdrix cendrée volait de rocher en rocher, battait des ailes, caquetait, riait aux éclats et se moquait de moi. A un contour de la montagne un corbeau s'est envolé précipitamment dès qu'il m'a vu. Il devait sûrement m'attendre: il s'est mis à me suivre en pouffant de rire. Furieux, je me suis baissé et j'ai pris une pierre pour la lui jeter. Mais le corbeau avait changé de corps: il était devenu un petit vieillard qui me souriait.

La terreur s'est emparée de moi, je me suis remis à courir. Les montagnes tournoyaient et je tournoyais avec elles. Les cercles ne cessaient de se resserrer, j'ai eu le vertige. Les montagnes bondissaient autour de moi, j'ai senti soudain que ce n'étaient pas des montagnes; c'était un cerveau antédiluvien fossilisé; une gigantesque croix noire était plantée